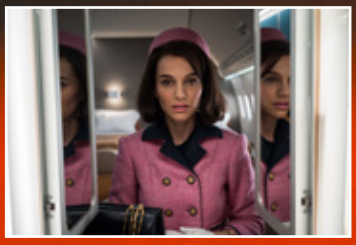
CinéFun

«Parce que le cinéma,
c'est d'abord une histoire de plaisir»

Numéro 27 - Janvier 2017
Fanzine gratuit paraissant 6 fois par année

Jackie



La La Land

Live by Night

Silence

Et aussi: La mécanique de l'Ombre - Manchester by the Sea - Révolution silencieuse - Triple X - Seuls Dvd et blu-ray - Séries TV - Horreur culte avec Mario Bava - Grave - Petit plaisir coupable - L'affiche décryptée

Un beau jour de novembre 2012, Pascal (oui, LE Pascal qui vous régale de ses chroniques depuis quatre ans...) me dit qu'il est prêt à me suivre si je lance un fanzine sur le cinéma... En janvier 2013, CinéFun paraît pour la première fois, imprimé à une centaine d'exemplaires chez Helios à Yverdon-les-Bains (merci Yvan et Sarah!) et distribué dans quelques kiosques et restaurants ainsi qu'aux potes...

Durant 18 mois la version papier sera disponible, mais l'augmentation des abonnés, les coûts d'impression mais surtout les frais postaux, auront raison du fanzine papier... Mais pas question d'abandonner! C'est depuis 2015, via e-mail, que les abonnés reçoivent CinéFun. Un choix difficile à faire, étant moi-même issu de l'imprimerie et de la presse. Mais le succès reste au rendez-vous. Vous êtes plus de 5'000, en ce mois de quatrième anniversaire, à continuer à nous lire.

Quatre ans que votre soutien, chers abonnés, nous motive à continuer. Quatre ans que les compagnies de cinéma et autres professionnels du secteur nous font confiance. Quatre ans que le contact a été établi entre nous, pour le meilleur et jamais pour le pire. Un beau mariage en quelque sorte!

Dans le mail que vous avez reçu avec le dernier numéro je vous proposais de nous soutenir par un petit (ou gros) don, sans aucune obligation! Aucun résultat... Mais ce n'est pas grave, on continue de plus belle. Mais merci d'avance à ceux qui feront un geste.

On est parti pour quelques années encore! Merci à tous et bonne lecture! Alain

CinéFun

Contact:
Rédacteur en chef: Alain Kaehr
Adresse: CinéFun, Valentin 5, 1400 Yverdon-les-Bains
Mail: kaehralain@bluewin.ch
Page Facebook: cinéfun - Tél. +41 (0)79 423 74 76

SOMMAIRE du numéro 27 - Janvier 2017 CinéFun

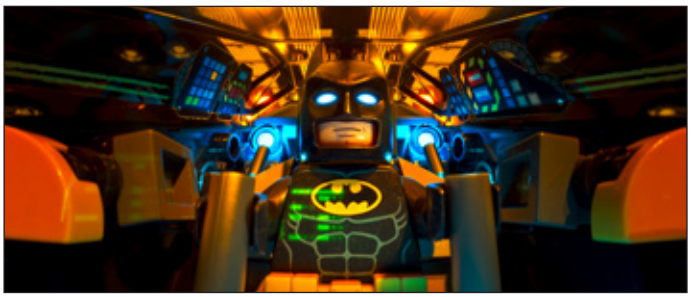
2. Editorial et sommaire
3. Film en vedette: "*Batman Lego Movie*"
4. Sortie cinéma: "*Jackie*"
5. Sortie cinéma: "*La La Land*"
6. Sortie cinéma, la page française
7. Sortie cinéma: "*Live by Night*"
8. Sortie cinéma: "*XXX: Reactivated*"
9. Sortie cinéma: "*Manchester by the Sea*"
10. Sortie cinéma: "*Révolution silencieuse*"
11. Sortie cinéma: "*Silence*"
13. Sorties dvd et blu-ray
14. Sorties dvd et blu-ray
15. Sorties dvd et blu-ray
16. Sorties dvd et blu-ray
17. Horreur culte: "*La Baie sanglante*"
19. Un jour en salle? Ou pas...: "*Grave*"
20. Série télé: "*Gotham, saison 1*"
21. Petit plaisir coupable: "*Erik le Viking*"
23. Du côté des potos: *Clap.ch*
24. Décryptons avant vision: "*John Wick 2*"

Vole, petite chauve-souris, vole!

Il en rêvait depuis «La Grande Aventure Lego»: Batman est enfin le héros de son propre film! Mais la situation a bien changé à Gotham – et s'il veut sauver la ville des griffes du Joker, il lui faudra arrêter de jouer au justicier masqué et découvrir le travail d'équipe! Peut-être pourra-t-il alors se décoincer un peu… Retour sur LA sortie que j'attendais depuis très longtemps!

Enfin! Après s'être fait voler sa copine sous le nez par Emmett dans «La Grande Aventure Lego», Batman a finalement droit à son propre film! Voilà que le justicier de Gotham se retrouve seul au centre de l'attention. Enfin, «seul», façon de parler. Réalisé par Chris McKay, «Lego Batman, le film» est, comme on s'y attendait, une parodie aussi déjantée qu'énergique de tous les films de super-héros. Solitaire, misanthrope et grognon, Batman passe ses nuits à affronter les méchants de la ville, et en particulier le Joker, qui croit entretenir avec lui une relation particulière. Quels ne sont pas sa surprise et son chagrin quand il réalise que Batman s'en tamponne un peu, de leur rivalité! Parce que, voyez-vous, le vigilante déteste et refuse toute forme de relation, amicale ou pas, depuis qu'il a été traumatisé par le meurtre de ses parents. Sauf qu'en fait, on ne va pas trop lui donner le choix! Car quand le Joker décide, pour se venger de cette trahison, de faire sortir tous les pires méchants de notre pop culture de la Zone Fantôme, Batman se retrouve avec un gros problème sur les bras. Et trois coéquipiers dont il se serait bien passé: Dick Grayson, alias Robin, jeune garçon geek et (hyper) enthousiaste aux grands yeux émerveillés; Barbara Gordon, la fille efficace et très terre-à-terre du commissaire Gordon ; et bien sûr, ce bon vieux Alfred, qui prouve que, lui aussi, peut enfiler un costume (un peu dépassé) de vigilante!

Qu'on se le dise, Lego Batman, le film est génial! Rien que les cinq premières minutes du film, dans lesquelles Batman dégomme une foule de méchants où l'on retrouve aussi bien le Joker en maître d'œuvre que le Pingouin ou Bane, le tout dans une explosion de couleurs flashy et de mouvements bourrés d'énergie, suffisent à nous en convaincre. Parce que, oui, Batman est drôle, dans ses vannes comme dans son comique de situation. Que ce soient le sombre justicier de Gotham, qui s'aime un peu trop et qui voue un culte à ses abdos, Robin et son enthousiasme innocent et débordant ou



encore le Joker au cœur brisé par l'indifférence de Batman, tous les personnages en prennent un coup!

Et c'est évidemment sans compter toutes les références à la pop culture qui s'infiltrent partout, de la mention des autres films Batman existant à la présence des pires vilains du cinéma. Ou quand Sauron, Voldemort, la méchante Sorcière de l'Ouest et les Daleck de Doctor Who s'acoquinent avec le Joker pour semer le chaos dans Gotham. Avec son rythme frénétique et déjanté, ses couleurs vibrantes, ses vannes qui claquent et son énergie, «Lego Batman, le film» éclate à l'œil et à l'oreille, ne souffre d'aucun temps mort et, surtout, nous fait mourir de rire.

Et puis derrière son humour débridé, le film se moque aussi gentiment du film de super-héros et de ses stéréotypes. L'étrange relation entre Batman et le Joker, le fait que Gotham, malgré les actions de son justicier, soit toujours autant minée par le crime sont joyeusement tournés en ridicule, tout comme le personnage de Superman. Alors oui, Batman se fait largement égratigner dans le film, oui, c'est un peu un imbécile suffisant… mais on ne peut pas faire autrement que de s'attacher à lui. Surtout que ce type solitaire qui a juré de ne plus jamais se lier à personne parvient peu à peu à apprendre de ses erreurs et à faire confiance à son entourage. Ça prend du temps, certes, mais Batman accepte au bout du compte de faire à nouveau partie d'une famille… et à sourire. Comme quoi, tout est possible! A part ça, s'il-vous-plaît, si vous le pouvez, allez voir le film en version originale... Parce que franchement, les voix françaises ça fout les boules... **Alain**

Lego Batman: le film (2017)
Film de petits super-héros de Chris McKay.
Avec les voix (en version originale) de Will Arnett, Zach Galifianakis, Michael Cera, Ralph Fiennes, Rosario Dawson.
Durée: 1 h 30.

A Dallas, j'y erre...

En un petit mois, le nom du réalisateur chilien Pablo Larrain apparaît en tête de générique de deux films, consacrés chacun à des icônes du XXe siècle, le poète chilien Pablo Neruda et l'ex-First Lady des Etats-Unis Jackie Kennedy. Si j'ai manqué «Neruda», sorti le 4 janvier, j'ai vu «Jackie», qui sort le 1er février et se concentre sur le traumatisme du 22 novembre 1963, les jours de deuil qui ont suivi. Alors, au rapport (Warren), chroniqueur! Et bien, c'est quand même pas mal raté...

22 Novembre 1963, une date dans l'Histoire, que tout le monde connaît, celle de l'assassinat à Dallas de John F. Kennedy. Un événement vu et revu, traité et retraité, dans des centaines de livres, des dizaines de films ou de séries (à ce propos, je vous recommande la dernière en date, «22.11.63», c'est pas mal du tout avec un angle original). L'intéressant, avant que cela se gâte, dans «Jackie», c'est qu'on entre immédiatement dans l'après avec cette question: comment Jackie Kennedy, qu'une balle officiellement tirée depuis le dépôt de livres scolaires de Dealy Plaza a rendu veuve, a-t-elle vécu ces jours, comment cette femme dont l'esprit est resté au Texas a-t-elle surmonté ce terrible traumatisme? L'angle, scénaristique, pas de tir, est parfait, semble nous projeter dans un film passionnant, intimiste.

Le problème, c'est que de son postulat de départ, pourtant, on le répète, excellent, Pablo Larrain n'en fait pas grand chose, plus intéressé à faire le malin en formaliste prétentieux qui, de flash-backs en images d'archives retravaillées, en rajoute des couches, perd le fil, comme effrayé par la simplicité de son idée première sans jamais que l'élégance voulue de la mise en scène n'arrive à la cheville de celle, classieuse, de Jackie Kennedy, incarnée par une Natalie Portman pas si extraordinaire que cela. Le cinéaste chilien renie même, invraisemblable faute de goût, l'essence même de son film, l'après-Dallas au plus près d'une femme en deuil, en tournant la seule scène qui devait ABSOLUMENT rester hors champ, soit l'assassinat – avec gros plan du cerveau éclaté de JFK! – du 22 novembre.

C'est d'autant plus dommage que plusieurs aspects du film, notamment le clivage entre la personnalité publique – le rôle de First Lady étant peu ou prou celui d'une potiche souriante – et le caractère privé, nettement plus caustique, de Jackie, sont captivants. De même que la volonté de la veuve de garantir la postérité de son homme (et d'elle-même) en organisant des funérailles à la Abraham Lincoln.

«Camelot» de consolation

Déception donc que ce «Jackie», deuxième «anti-biopic» de suite pour Larrain, lequel les «relie» ainsi: «Neruda et Kennedy étaient des adversaires politiques et, dix ans après Dallas, le destin du Chili basculait selon la volonté et l'action des Américains (note de moi-même: le coup d'Etat de Pinochet renversant le gouvernement d'Allende). Mais, par ailleurs, tous deux sont des icônes du siècle dernier et, surtout, l'un et l'autre sont «travaillés» par le désir de construire leur mythe: Jackie entend faire de son mari une légende et devenir elle-même une icône. C'est pour cela qu'elle accorde cet entretien.»

Quel entretien, ne direz-vous? Celui de Jackie Kennedy née Bouvier avec un journaliste campé par Billy Crudup, séquence qui ouvre le film et qui en constitue la fausse colonne vertébrale (là aussi, on s'est perdu en chemin...). Non nommé dans le film, il s'agit de Theodore H. White, célèbre journaliste politique qui obtint le prix Pulitzer en 1962 pour «La victoire de Kennedy ou comment on fait un Président», analyse des élections présidentielles américaines en plusieurs volumes. Après la mort de son mari, Jackie lui avait demandé d'écrire un article sur JFK pour «Life Magazine», dans lequel il établirait un parallèle entre sa présidence et la légende du Roi Arthur.

Que vient faire Arthur là-dedans, me direz-vous? Dans le film, on voit Jackie soigner son chagrin en n'arrêtant pas de passer le disque de la comédie musicale «Camelot», notamment l'air chantée par Richard Burton (dont le dernier vers évoque «ce bref moment où exista un monde enchanté») qu'elle et JFK écoutaient souvent avant de se coucher.

Ce qui me donne ma conclusion, oui, qualifier «Jackie» de camelote, c'est dur, mais cela me va! **Pascal**

Jackie (2017)
Biopic (et pic et colégram) de Pablo Larrain.
Avec Natalie Portman, Peter Sarsgaard, Greta Gerwig.
Durées: 1 h 40.

Damien, la bénédiction

Qu'y a-t-il de pire à mes yeux qu'une comédie romantique avec Virginie Efira? Une comédie musicale (avec n'importe qui)! C'est dire que votre serviteur y allait à reculons, esgourdes échaudées craignant la soupe indigeste. Et voilà-t-y pas qu'il est sorti enchanté de «La La Land»! Comme quoi cela aide d'avoir un génie, en l'occurrence Damien Chazelle, derrière la caméra et un superbe couple de cinéma – Emma Stone-Ryan Gosling –, devant. Allez, en avant la musique!

Ce n'est pas la scène la plus révélatrice du film, mais… En attendant de réaliser son rêve, d'ouvrir son club de jazz, Sebastian, le personnage qu'incarne Ryan Gosling, bien obligé de gagner quelques biftons pour vivre, joue les pianistes endimanchés dans un resto tenu par un certain Bill, personnage hyper secondaire de «La La Land», mais campé par J.K. Simmons. Oui, bon je vois que beaucoup sont déjà ici, et malgré le fait que je n'aie encore utilisé aucune parenthèse, largué. C'est qui J.K. Machin? Qu'est-ce que tu viens nous embrouiller l'esprit, nous on est là pour savoir si Ryan Gosling danse bien, si Emma Stone chante divinement, si «La La Land» est un film qui augmente mes chances de peloter ma petite amie si je l'emmène le voir… Minute papillon et retour, bande de petits impatients (aux mains baladeuses), à J.K. Simmons…

La présence de cet acteur qui pourrait jouer une boule de billard sans maquillage, rapport au fait qu'il n'a pas un tif sur le caillou, rappelle aux cinéphiles attentifs que «La La Land» est un film de Damien Chazelle, cinéaste dont le talent a éclaté dès son premier film, «Whiplash», oui, on y arrive, dans lequel jouait J.K Simmons. Ça, je crois que vous l'aviez compris, sinon je ne peux plus faire grand-chose pour vous. Cela prouve que Chazelle n'oublie pas les copains et que la musique occupe une grande place dans sa vie, puisque «Whiplash» était orchestré comme un duel entre un apprenti batteur de jazz et un prof de musique passablement sadique (joué, tiens, tiens, par un acteur chauve…).

Hommage et dessert

La musique donc. Elle est au cœur, et même au chœur, de «La La Land», que je vais abréger en «LLL», non en référence à la ligne Lott, Lindberg, Latinovich du grand HC Bienne d'il y a une petite quarantaine d'année, mais parce que c'est plus court et que tel est mon bon plaisir! Comme plus personne ne l'ignore – le film a cartonné aux Golden Globe, vire gentiment phénomène de société jusqu'à être bientôt cité dans le Journal de la Société d'horticulture maraîchère de la Brévine (ils sont frais mes choux-fleurs, enfin gelés!) –, «LLL» est un hommage aux comédies musicales d'antan, celles de l'âge d'or du genre, tournées, comme le film de Chazelle, en Cinémascope et en Technicolor.

Sous le soleil de Los Angeles, personnage à part entière, on distingue donc l'ombre de Vicente Minnelli ou Stanley Donen, les fantômes de Gene Kelly et Leslie Caron, Fred Astaire et Ginger Rogers… Cet héritage aurait pu être encombrant, il semble avoir galvanisé Chazelle qui, après une scène d'ouverture virtuose, convoque la grâce, l'amour, pare la nostalgie de milles couleurs éclatantes et parvient même, ici et là, à placer une chanson originale pas trop nunuche (généralement, les paroles des comédies musicales sont encore plus indigentes que celles de Louane!). Sans oublier qu'il ose une fin propre à dérouter les indécrottables romantiques.

Elle danse, la Mia

Voilà, chapeau l'artiste, d'avoir réussi à m'emmener dans ce tourbillon, de m'avoir fait croire à l'histoire de Mia, serveuse rêvant d'une carrière hollywoodiens, et de Seb, jazzman idéaliste, d'avoir montré un acteur qui joue réellement du piano (et pas que les mains d'une doublure), d'avoir confirmé que Ryan Gosling a l'élégance et la (fausse) nonchalance de James Stewart, qu'Emma Stone a la grâce pétillante d'une Audrey Hepburn du XXIe siècle (elle est renversante dans une scène démente, en plan fixe, qui, lors d'une audition, la voit entamer une histoire en narration et la finir en chanson)! A la fin, l'allergique aux comédies musicales que je suis avait (presque) envie de danser. Mais, afin de ne pas être accusé de concurrence déloyale par les réverbères de ma rue (et ceux de Griffith Park à L.A.), je me suis abstenu...

Pascal

La La Land (2017)
Film enchanteur orchestré par Damien Chazelle.
Avec Emma Stone, Ryan Gosling.
Durée: 2 h 08.

Un pion chez les espions

Gare au mélange burn-out-alcool, il peut vous rendre fou dans un monde flou. C'est ce qui arrive à François Cluzet dans «La mécanique de l'ombre», film noir austère et très réussi qui nous emmène dans un monde en drôle... d'Etat.

Appelons-le Duval, ce n'est pas très poli, mais comme les scénaristes ont aussi leurs petits secrets et décidé de le priver de prénom, on est bien obligé de se contenter de son patronyme qui, lui, n'est pas anonyme. Duval donc. Qui a une montagne de problème. Licencié de sa boite après avoir pété les plombs – que croyez-vous, dans ce monde qui ne cherche qu'à faire du chiffre, les comptables sont forcément soumis à un énorme stress –, n'ayant plus qu'un ami nommé Johnny Walker, Duval, après deux ans de chomdu est bien content qu'on lui confie un boulot, même si celui-ci n'est pas le plus bandant du monde (en même temps, comptable, est-ce que ça l'est?...).

Au départ, tout cela semble simple comme bonjour, Duval est chargé, dans un appartement de fonction, aussi vide que le cerveau d'une candidate des «Anges 9» de retranscrire des écoutes téléphoniques – «Chéri, t'as pas oublié le pain», «Chérie, je suis passé chercher les gosses à l'école», ce genre de trucs passionnants, voire carrément captivants. Notre ex-comptable s'installe, met son casque, écoute et tape à la machine des rapports peu susceptibles de devenir des best-seller. Mais voilà dans le casque, en fond sonore, il se pourrait bien que l'on entende Dutronc chanter «on nous cache tout, on nous dit rien» et que ces histoires domestiques soient politiques... Engrenage ingrat.

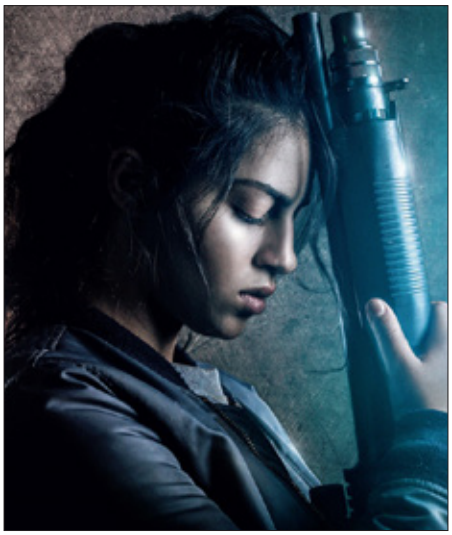
Formidable plongée dans le monde secret des services qui le sont aussi, dans les complots ourdis dans les sphères d'un pouvoir qui n'a jamais tourné rond, film noir à l'atmosphère anxiogène avec antihéros hitchcockien (campé par un irréprochable Cluzet), «La mécanique de l'ombre», pas téléphoné, a du répondant! **Pascal**

La mécanique de l'ombre (2017)
Les mauvais comptes font les sales amis selon Thomas Kruithof.
Avec François Cluzet, Denis Podalydès, Sami Bouajila.
Durée: 1 h 33.

Stupeur sur la ville

Si Cluzet n'en croit pas ses oreilles, Leïla, elle, n'en croit pas ses yeux. Un jour, cette ado de 16 ans se réveille dans une ville devenue fantôme et cernée par un angoissant brouillard digne d'une nouvelle de Stephen King. Elle rencontre quatre autres jeunes qui se sentent aussi «Seuls»... Pas trop mal, cette adaptation d'une BD SF!

Si comme moi vous aimez le vide (enfin sur un écran, parce qu'en vrai, j'ai le vertige), les histoires qui se passent dans des univers déserts – d'un épisode de «La quatrième dimension» au premier de la série «The Walking Dead», de «28 jours plus tard» à «Je suis une légende» –, ça peut le faire. Même si «Seuls» est un peu écrasé par ses références qui peuvent virer à l'emprunt-plagiat (le cocktail comprend, entre autres, un peu de «The Mist», une pincée de «Destination finale» et une grosse louche de «Lost»), il a le mérite de croire en son truc, de mettre en scène des gosses représentatifs de la banlieue, mais sans le folklore caricatural qui va généralement avec dans les films qui veulent faire «djeuns». Alors, on pourrait se moquer, monter en épingle les maladresses, mais franchement, ce film de David Moreau (capable de donner dans l'épouvante avec «Ils» comme de faire jouer correctement Virginie Efira (exploit!) dans «20 ans d'écart») ne mérite pas le purgatoire... **Pascal**



Seuls (2017)
Jeunes dans le brouillard devant la caméra de David Moreau.
Avec Sofia Lesaffre, Stéphane Bak, Jean-Stan du Pac.
Durée: 1 h 30.

Ben louvoie entre les ordures

Pour son quatrième passage derrière la caméra, Ben Affleck est allé, comme pour «Gone Baby Gone», se servir au rayon Dennis Lehane! A l'arrivée, il signe son moins bon film, ce qui fait cependant de «Live by Night» un long métrage qui se situe au-dessus de la moyenne étant donné que «Gone Baby Gone», «The Town» et «Argo» étaient, eux, excellents. Allez, on se sert un verre de whisky de contrebande (sans glace, merci!) et on plonge dans le Boston des années 20, celles de la Prohibition en émaillant la chronique de citations tirées du bouquin de l'ami Lehane, «Ils vivent la nuit».

«Un seul mot d'ordre circulait: Choisissez un camp ou une pierre tombale.» C'est clair, c'est net, c'est clarinette, comme dirait Sidney Bechet, qui avait l'alcool querelleur (et mon camarade Sébastien, dit «Tornado», amateur de «gouleyante vinasse»), en ce temps-là, cela ne rigolait pas. Ce temps-là, que les moins de 120 ans ne peuvent connaître, c'était les années 20, années d'ivresse clandestine pour cause de Prohibition. Une époque qui en rappelle une autre, plus récente, voire carrément actuelle. «Les gens avaient besoin de travail, ils avaient besoin d'un toit et surtout ils avaient besoin d'espoir. Comme rien de tout cela ne se profilait à l'horizon, ils s'offraient à boire. Le vice, avait compris Joe, était à l'épreuve de la crise.»

Le Joe qui cause, ce n'est pas un Dalton, mais un Coughlin, un Irlandais de Boston qui a décidé de ne point suivre les traces de son paternel. Ce dernier est le chef de la police locale, Joe, lui, un voyou, un braqueur. Hors-la-loi, mais désireux de rester indépendant, libre de faire ses petites affaires avec sa bande, alors que les mafias irlandaise et italienne se partagent une ville où donc on s'arsouille dans les bars clandestins. Une période faste pour le crime organisé, qui, Prohibition ou non, ne s'interdit jamais le cynisme. «Pousses-les à jouer, pousses-les à boire, et ils te refourgueront tous leurs billets verts en te remerciant de les en avoir soulagés.»

Tous les chemins mènent au rhum

Pour Joe aussi, le cash aurait pu continuer à couler à flots, mais il a une petite faiblesse qui le perdra. Non, il ne se gave pas de Mikado au chocolat blanc (mes préférés), mais fricote avec la maîtresse du mafieux en chef irlandais. Comme la trahison est un mot féminin, Joe va devoir subitement quitter Boston, choisir de bosser pour le camp des Ritals et s'exiler en Floride. Débarquant avec son complice Dion dans la banlieue latino de Tampa, il s'enivre d'autres parfums, ceux du rhum, des cigares et du corps d'une superbe Cubaine. Mais, attention, au soleil, tout le monde a

sa part d'ombre! Le panier de crabes, spécialité floridienne. «On pourrait croire que tout le monde s'entend bien, reprit Dion, mais c'est loin d'être le cas. Les Italiens et les Cubains restent entre eux, O.K. En attendant, les Cubains noirs détestent les Cubains blancs qui les considèrent comme des nègres, et tous les Cubains méprisent les autres, en particulier les Espagnols. De leur côté, les Espagnols les prennent pour des crétins prétentieux qui pètent plus haut que leur cul depuis que les États-Unis les ont libérés en 1898. Le seul point sur lequel les Cubains et les Espagnols sont d'accord, c'est pour mépriser les Portoricains, et tout le monde conchie les Dominicains. Les Italiens ne te respectent que si t'arrives directement par bateau de la Botte. Quant aux Americanos, ils s'imaginent parfois que leur opinion intéresse quelqu'un.»

Si «Live by Night», quatrième film réalisé par Ben Affleck (lequel aurait bien fait de s'interdire d'incarner aussi le rôle principal, il joue définitivement comme une bite d'amarrage!) échoue à révolutionner un genre, le film de gangsters, dont on connaît toutes les figures imposées, il n'en demeure pas moins que l'on préfère regarder ça que le prochain Virginie Efira. Et plutôt mille fois qu'une! De jolies filles en tenues argentées, une Rolls en robe jaune et des plans stylés, cela reste soyeux à l'oeil, cela a l'étoffe des héros des bas-fonds. «On n'est pas des enfants de Dieu, on n'est pas des personnages de conte de fées dans un livre sur le grand amour. On vit la nuit, et on danse comme des fous pour que l'herbe ne puisse pas repousser sous nos pieds»…

Pascal

Live by Night (2017)
Film de gangsters (à terre) de Ben Affleck.
Avec Affleck Ben, Zoe Saldana, Elle Fanning, Chris Cooper.
Durée: 2 h 09.

Xander Cage est bien de retour!

On aurait pu se dire que ce troisième opus des aventures du musculeux Vin Diesel serait celui de trop. Mais non, celui de trop était bien le deuxième «XXX». La réactivation de Xander Cage est bel et bien le film de bourrin que l'on attendait en ce début d'année! Enfin, moi... Et vu que c'est moi qui écrit ces quelques lignes, vous devrez faire avec mon enthousiasme! Au-delà du fait que Vin Diesel est un homme exécrable sur les plateaux de tournage, il faut lui laisser faire ce qu'il fait de mieux: divertir!

Il n'y a, à aucun moment, tromperie sur la marchandise. «XXX: Reactivated» livre exactement le spectacle qu'on est en droit d'attendre - ni plus, ni moins. Un film d'action fun et délirant, parfaitement dans la lignée du premier xXx qui date d'il y a déjà quinze ans. Bien que Vin Diesel (producteur, scénariste, auto-promoteur) cherche plus à ressembler à Sylvester Stallone (pour son côté «artiste complet du cinéma d'action»), ce ne sera pas ici qu'il fera son John Rambo ou Rocky Balboa. Tant que la franchise «Fast & Furious» bat des records de recettes, l'heure n'est pas encore aux rides, aux courbatures, aux cicatrices et aux regrets. Ce sera pour plus tard. Ici, il est question de rempilage, mais de rempilage cool: si Xander fait du ski dans la jungle après avoir piraté une antenne de télé, c'est pour que le village perdu où il est de passage puisse recevoir le foot «sans payer un abonnement câble aux grosses corporations». Plus que la scène d'ouverture (un casse délirant où Tony Jaa, Deepika Padukone et Donnie Yen s'en donnent à cœur joie), cette scène présente le héros vindieselien comme un gentil anar adepte des sports extrêmes. Lorsque Jane Marke (Toni Collette), big boss de la CIA, lui demande de rempiler pour attraper une équipe d'agents triple X passés du côté obscur, il le fera, mais plus pour l'éclate que pour le patriotisme - une valeur qu'il passera son temps à chambrer. Il ne faudra pas chercher dans Reactivated au-delà de cette note d'intention.

Mais Diesel est intelligent et a su s'entourer : Reactivated est un film de team, un vrai. Pour accomplir sa mission, Xander appelle des copains. Arrivent alors une tireuse d'élite lesbienne méchamment cool (Ruby Rose), un driver irlandais adepte des théories du complot (Rory «Sandor Clegane» McCann), un DJ dragueur (Kris Wu) et une geek au débit-mitraillette (Nina Dobrev). Chacun.e possède son rôle à jouer dans l'équipe et Xander leur passe les plats avec plaisir. Un tel défilé de personnages délirants évoque beaucoup un comic book, et à l'arrivée «Reactivated» ressemble

à une version réussie de «Suicide Squad» avec ces super-agents amoraux qui effectuent une mission-suicide en s'éclatant avec une playlist drum and bass dans le rouge. D.J. Caruso, réalisateur crédité, qui a signé en son temps d'aimables divertissements comme «Salton Sea» et «Paranoïak», de même que le sous-estimé film «Young Adult 4», vise comme tant d'autres le divertissement chimiquement pur, n'y parvient pas complètement, mais il a du mérite, il a essayé. Les plus rageux diront que le casting international (Inde, Chine, Thaïlande) est un simple argument commercial pour vendre le film en Asie. On peut plutôt le voir comme ça: recruter des vedettes gros calibres des marchés locaux (rappel: Tony Jaa, Deepika Padukone et Donnie Yen!) pour les faire se castagner ensemble est une chouette tendance du blockbuster contemporain, et une idée de cinéma pas plus idiote qu'une autre. Reste qu'au-delà de ces querelles de boutiquiers, l'intense plaisir pris à la vision de «XXX: Reactivated» est très rassurant: on n'est pas encore trop vieux pour ces conneries.! **Alain**

XXX: Reactivated (2017)
Film d'action pure comme on les aime de D.J. Caruso.
Avec Vin Diesel, Donnie Yen, Deepika Padukone.
Durée: 1 h 47.

Un homme au fond de l'amer

Il y a les riches et les célèbres dont la réussite s'étale sur papier glacé, fait rêver la ménagère et il y a les autres, catégorie à laquelle appartient sans l'ombre d'une hésitation Lee Chandler, dont le moral est dans le Massachusetts – Manchester-by-the-sea est le nom d'une ville se trouvant sur la rive nord de cet Etat –, sur qui la mort s'acharne. On l'aura compris à la lecture de ces lignes liminaires, «Manchester by the Sea» (sans tirets) n'est pas du genre youp-la-boum, primesautier et rigolard. On ne le conseillera donc pas aux neurasthéniques, mais à ceux qui savent que Casey Affleck est grand et que le pardon n'est pas chose aisée.

Pas le genre à toucher les cinq numéros plus les deux étoiles à l'EuroMillions! Lee Chandler, dont on va bientôt apprendre par le biais de falsh-backs qu'il a toutes les raisons d'être ce qu'il est, c'est-à-dire un type d'abord difficile (euphémisme), bagarreur, en un mot antipathique, n'est plus qu'un être carbonisé de l'intérieur, une âme en cendres. Quand on le découvre, c'est en concierge d'immeubles, en homme à tout faire qui pelle la neige dans la cour, répare les petits problèmes de plomberie des habitants, aussi doué pour faire la conversation à ses semblables, pour faire semblant d'être encore des leurs que votre serviteur pour interpréter n'importe quel morceau de musique à la flûte traversière. Plus rien à foutre. De tout!

Voilà que Lee reçoit un coup de fil. Comme on a déjà un peu cerné le personnage, on se doute que ce n'est pas pour lui annoncer qu'il vient d'être tiré au sort pour partir tous frais payés en Australie en compagnie d'une demi-douzaine de filles peu farouches. Son frère, Joe, est à l'hôpital. Le temps de prendre sa voiture, de s'y rendre, le frangin sera décédé d'une insuffisance cardiaque décelée quelques années plus tôt. Des larmes? Y en a plus en stock! Alors il faut régler les funérailles, se rendre chez le notaire. Lequel ouvre le testament et annonce que Joe a fait de Lee le tuteur de son neveu, Patrick. C'est là que le passé – dramatique (autre euphémisme) – ressurgit et que cette décision de faire de Lee le tuteur d'un adolescent se révèle n'être point l'idée la plus brillante du siècle. On en dira pas plus, ledit drame étant le cœur du film, expliquant le comportement de Lee.

Affleck l'affecté

«Je suppose que l'impulsion de créer est trop spécifiquement ancrée dans la psyché de chaque artiste pour qu'elle soit d'un quelconque intérêt pour qui que ce soit d'autre, mais j'espère que le résultat le sera», a confié le réalisateur Kenneth Lonergan dans des propos de promo. «Ce que je préfère dans la fabrication d'un film, c'est le processus par lequel une histoire initialement née dans votre imagination personnelle pénètre et s'installe dans l'affectif d'autres personnes. L'histoire est nourrie par les émotions et les idées de vos collaborateurs, et elle s'épanouit sous leurs soins. Elle devient une sorte de fantasme partagé, appartenant à tous, jusqu'à ce qu'elle soit enfin transmise à des spectateurs dans leur vie intérieure desquels, on l'espère, elle trouvera une place, de la même façon que les films que j'aime font partie de moi».

Tout est là, «Manchester by the Sea» est en effet un film qui peut toucher ou laisser froid, faisant partie de ces œuvres qui ne se donnent pas comme ça, facilement, qui ne font même rien pour se rendre particulièrement aimable. A l'image de Lee donc. Un film sur un pardon, celui qu'il faudrait s'adresser à soi-même, impossible, sur la culpabilité, qui mêle toujours circonstances et malchance, sur une tragédie qui vous brise et qui fait du reste de la vie une épreuve quasi insurmontable. A moins qu'une faible lueur, quelques mots, un gosse auquel on pourrait finalement bien s'attacher n'apparaissent comme le signe d'une embellie fragile, toujours sur un fil...

Je ne peux finir sans caser deux mots sur un acteur que j'adore et sans qui «Manchester by the Sea» ne serait pas grand chose: Casey Affleck (lequel aurait mieux fait de jouer à la place de son frère dans «Live by Night», mais c'est une autre histoire). Coeur gelé dans l'air glacé, habité, il est au plus près de la vérité d'un personnage qui sombre, qui refuse la pitié ou la pénitence. Grand, simplement! **Pascal**

Manchester by the Sea (2017)
Trame à drames tissée par Kenneth Lonergan.
Avec Casey Affleck, Michelle Williams.
Durée: 2 h 18.

Les agriculteurs sortent du silence!

Cédric, paysan bio dans le Jura vaudois, décide d'être fidèle à ses convictions et de redevenir auteur de sa vie. Au risque de perdre les moyens de faire vivre sa famille, il vend ses vaches et se lance dans la culture de blés anciens. En cultivant des variétés de céréales locales, il veut devenir producteur d'une nourriture vivante, saine, pleine de saveurs et préserver un patrimoine, la biodiversité semencière, mis à mal par les géants de l'agroalimentaire.

«Chaque fois que je vais au supermarché, c'est toute la misère du monde qui me revient. Les étalages de produits font ressurgir dans mon esprit les images sordides des médias. Je vois les conditions infâmes des élevages intensifs, la misère des paysans de l'autre bout du monde, les tonnes d'engrais et de pesticides déversés dans la terre et les eaux, la surpêche, le gaspillage, la pollution, la malbouffe, les dérives du capitalisme et de la globalisation… Notre société a mal tourné et ça me révolte». Ainsi parle Lila Ribi, réalisatrice de «Révolution Silencieuse», film engagé qui nous fait un peu plus ouvrir les yeux sur ce que nous vivons à l'heure actuelle!

Le synopsis? Cédric et Christine Chezeaux sont sortis des sentiers battus de la pensée dominante en ce qui concerne l'agriculture et la consommation, mais aussi dans les rapports avec les enfants et l'éducation. Ce sont des parents qui laissent à chacun de leurs enfants l'espace d'évoluer dans son unicité, de faire ce qu'ils aiment. Ils tentent de leur donner les moyens d'avoir confiance en eux. Le respect pour soi, pour les autres et pour le vivant est sous-jacent à tous les apprentissages.

Le but du film, selon la réalisatrice, est qu'en sortant de la salle, le spectateur ait hâte de mordre dans un bon pain, fait avec de la farine issue de blés cultivés avec amour, qui ont mûri au soleil, pleins de saveurs et sans pesticides. «Je pense qu'il est important que ce film existe, parce que son sujet est actuel, brûlant et universel. Beaucoup parmi nous se posent des questions par rapport à notre manière d'être au monde et à l'écologie. L'époque est propice à regarder ce qu'on mange et nos habitudes alimentaires sont en train de se modifier profondément», nous dit encore Lila Ribi. **Alain**

Révolution Silencieuse (2017)
Film plein de bonnes choses, de Lila Ribi.
Avec Cédric et Christine Chezeaux et leurs enfants.
Durée: 1 h 32.

Oil & More

- Huiles - Vinaigres
- Spiritueux & More
- Épicerie fine
- Produits en vrac

Rue de la Plaine 6 - 1400 Yverdon les Bains
Tél. 024 420 28 35
www.oilandmore.ch - shop@oilandmore.ch

HORAIRES:
Lundi de 14h00 à 18h30
Mardi à vendredi:
de 9h00 à 12h30 et de 13h30 à 18h30
Samedi de 9h00 à 17h00

10 % de rabais sur présentation de l'annonce

Silence, ça tourne... à vide!

Comme disait l'autre, c'est mon avis et je le partage, Martin Scorsese n'a plus fait de bon film, disons plus exactement de grand film, depuis 2002 («Gangs of New York»), mais comme son fan-club cinéphile est assez pléthorique, à chacune de ses «oeuvres», les mêmes qualificatifs élogieux reviennent en boucle, «Un immense Scorsese», «Scorsese à son meilleur», ce genre de propos publicitaires qui vont ma foi (mot approprié à l'heure d'évoquer son dernier (très) long métrage) fort bien à un cinéaste devenu une marque. Et si, une fois, on laissait la mauvaise foi au vestiaire?...

Hors donc, si on disait, comme ça pour éviter d'être influencé par le nom du metteur en scène, que «Silence» est un film de Martin Trucmuche, puisque dire que Scorsese a réalisé un mauvais film est aussi inconcevable que de critiquer Roger Federer (on en a enfermé, voire crucifié, pour moins que ça!). Un maître reste un maître, c'est à ça que se mesure l'aveuglement des thuriféraires, l'intolérance des pieux gardiens du temple, à moins que ce soit la quintessence de la mauvaise foi! Bref que peut-on dire de ce «Silence» signé Monsieur Trucmuche?

D'abord que 2 h 41, c'est long – il semble sur ce point précis que le spectateur ait évité le pire, une version initiale faisait dans les 4 heures... Même si, comme toujours, la durée d'un film est relative, il y a des films de 3 heures qui passent à grande vitesse, qui captivent sans qu'on regarde une seule fois sa montre et des films de 1 h 25 qui paraissent durer des plombes.

Ensuite que si a priori tous les sujets sont dignes d'intérêt, peuvent nourrir notre culture, approfondir nos connaissances – je ne parle évidemment pas ici de la prochaine production pif-paf-boum de Luc Besson ou de la dernière comédie romantico-gnangnan de Virginie Efira –, certains sont plus enthousiasmants qu'une virée dans le Japon du XVIIe siècle en compagnie de deux prêtres jésuites qui s'y rendent parce qu'ils se font du sushi (oui, bon celle-là, je ne vous la resservirai pas...) à propos de leur mentor, le père Cristóvão Ferreira, un Portugais disparu alors qu'il tentait de propager les enseignements du catholicisme dans le pays. Arrivé en catimini sur les côtes japonaises, le père Sebastião Rodrigues et son (com)père Francisco Garupe vont y découvrir que pour le Japon c'est l'enfer, la croix et la bannière. Le christianisme y est simplement illégal et les locaux qui prient Dieu sont persécutés, torturés selon différentes méthodes qu'on hésite à qualifier de raffinées, selon le principe désormais assez clair pour tout le monde que la religion, qu'elle qu'elle soit, n'est qu'amour de son prochain...

Enfin que prendre deux acteurs principaux, Andrew Garfield et Adam Driver pour ne pas les citer, dont le charisme se rapproche sensiblement de celui d'une flaque d'huile de vidange ou d'un flacon d'eau «bénite» de Lourdes, n'est pas une idée qui aide à offrir un dérivatif à l'ennui qu'un sujet aussi peu riant pour ne pas dire austère dégage. De même que répéter à l'envi une scène, en l'occurrence celle qui voit fils japonais ou pères portugais obligés de fouler au pieds les icônes du christianisme, peut légèrement peser sur les nerfs d'un spectateur qui ne serait pas contre soumettre au supplice japonais de la crucifiction en eau vive – très belle scène au demeurant, oui, il y a en a – le monteur de «Silence».

Foi de moutons

Certains vont donc s'extasier devant la beauté des brumes au soleil levant, se passionner pour les questionnements liés à la foi, à la spiritualité torturée, qui ne datent pas d'hier, du Martin pêcheur. Pas moi, car si je revendique souvent le droit à ma mauvaise foi, j'ai pour tout ce qui se rapporte à la religion un profond mépris en athée fier de n'avoir nul besoin d'une quelconque béquille pour soigner son angoisse, renvoyant dos à dos dans le néant qui brouille leur jugement ceux qui ne lisent qu'un livre, les grenouilles intégristes de bénitier, les cinglés d'Allah ou les crétins qui, comme ici, pas très zens, assassinent en ânonnant «tiens voilà du Bouddha»! Comme le chante No One is Innocent, «j'ai foi en l'homme qui ne croit pas».

Bon même si je n'ai jamais fait vœu de silence (ça se saurait!...), je me tais maintenant! **Pascal**

Silence (2017)
Chemin de croix signé Martin Scorsese.
AvecAndrew Garfield, Adam Driver, Liam Neeson.
Durée: 2 h 41.

LA CAVE À BIÈRES
Yverdon

Mercredi-Vendredi
14h-18h30
Samedi 10h-17h
400 Bières d'exception
kits de brassage
Cidres
Whisky
suisse - Ecossais - Irlandais
Rhum agricole

Rue du Valentin 7
Yverdon-les-Bains

BOUCHERIE
CHARCUTERIE
TRAITEUR

Leuba

Votre boucher
de qualité
au centre-ville

www.boucherie-leuba.ch

Rue du Collège 16 1400 Yverdon-les-Bains Tél. 024 425 26 40

Mouais... y'a quand même du bon...

Une sélection pas franchement à la hauteur des attentes... Notre amie Bridget qui revient et qui cherche qui est le père de son futur bébé; une course qui ne vaut pas l'originale de 1975; une histoire d'arnaqueurs et un peu d'intelligence artificielle («Morgan» est pas si mal)...

Bridget Jones Baby
Après avoir rompu avec Mark Darcy, Bridget se retrouve de nouveau célibataire, 40 ans passés, plus concentrée sur sa carrière et ses amis que sur sa vie amoureuse. Pour une fois, tout est sous contrôle ! Jusqu'à ce que Bridget fasse la rencontre de Jack… Puis retrouve Darcy… Puis découvre qu'elle est enceinte… Mais de qui? On l'aimait bien, Bridget, avec ses gaffes, ses cafouillages amoureux, ses kilos en trop. La trentenaire british glissait quelque chose de loufoque dans l'emballage rose bonbon de la comédie romantique. Elle nous revient dans un troisième film aussi plat que les premiers étaient drôles. La faute à des gags réchauffés - la seule «nouveauté», c'est le brushing de Patrick Dempsey. Quant à Bridget, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, incarnée par une Renée Zellweger déterminée à imposer un «lissage» californien à son personnage: pas de tabac, pas de chocolat, rien qui dépasse.

La Course à la Mort de l'An 2050
En l'an 2050, M. Président règne en maître sur l'Amérique. L'événement de l'année est désormais La Course à la Mort où tous les coups sont permis afin de remporter le titre suprême ! Mi-homme, mi-machine, Frankenstein est le champion de la discipline et le favori pour cette nouvelle édition qui réservera encore son lot de surprises. Ce nouveau «Death Race», qui est pour la première fois un véritable remake, marque le retour aux sources de la franchise avec un univers très proche de celui avec David Carradine puisqu'on retrouve une course à étapes à travers les États-Unis et non plus sur circuit, le système de points lorsque des personnes sont écrasées sur le chemin, le groupe de rebelles qui cherchent à perturber la course, etc. Les bolides sont pas mal, mais font trop jouets et ne sont que peu utilisées en tant qu'armes, les effets spéciaux sont mauvais et il y a bien trop de scènes sur fond vert. En plus de ça, l'histoire aurait dû être étoffée, car ça manque d'enjeux avec une course sans grand intérêt .

Don Verdean
Après avoir découvert une véritable relique il y a dix ans, Don Verdean s'est auto-proclammé archéologue biblique et vit de cette découverte en tenant des conférences dans les églises. Il va être embauché par Tony Lazarus pour lui rapporter de nouvelles reliques afin de renforcer la foi des fidèles. Échouant à trouver le nouveau trésor promis, il ne va pas hésiter à monter une arnaque afin de ne pas perdre la face et va se retrouver bien malgré lui dans l'engrenage infernal du mensonge. Don Verdean c'est encore un personnage de loser qui s'ignore. Celui-ci est réellement persuadé d'être un talentueux archéologue alors que sa seule découverte est contesté par les institutions officielles. Sa médiocrité va l'entraîner dans une spirale de mensonges pour ne pas perdre la face alors qu'il s'est fait arnaquer par son propre homme de main Boaz.

Un petit boulot
A la fois comédie noire, sociale et décalée, «Un petit boulot» se refuse à choisir entre ces propositions et cherche son ton durant la totalité du film. A voir à la rigueur pour les acteurs et les dialogues. Adapté du roman de Iain Levison, «Un petit boulot» parie sur l'incongruité et le décalage: un garçon honnête à la recherche d'un job et d'une vie simple se découvre un don pour faire disparaître ses semblables sur commande. Ce faisant, il retrouve une certaine dignité... A travers lui, c'est la revanche des prolos, malmenés par des cols blancs à la mèche impeccable et au verbe marketé. Une ode potache à la solidarité face au capitalisme sauvage. Et si cette vision du monde ouvrier sent un peu la naphtaline, les dialogues à la Michel Audiard et les numéros d'acteurs font mouche: Michel Blanc en canaille locale, pas si dure, ou Alex Lutz, méchamment hilarant en petit chef cynique, expert pour «réorganiser» la vie de ses subalternes.

Morgan
Au vu des mauvaises notes attribuées à Morgane par la presse, j'étais un peu méfiant mais finalement, voilà que je sors de la séance plutôt agréablement surpris. C'est une sorte de «Ex-Machina», qui aborde le thème de l'intelligence artificielle d'une façon plus gore, plus trash, moins réfléchi dans l'ensemble et avec plus d'action. Kate Mara, magnifique comme toujours et badass. Rose Leslie, bien dans son rôle également, tres naturelle et fraîche. Je pense au final que ce film ne mérite pas le titre de «épouvante horreur» contrairement à ceux de science fiction et thriller. Ceci est d'ailleurs peut être la cause de mauvaises notes par des gens qui pensaient trouver le grand frisson. Faites votre propre avis! **Alain**

Gagnez un exemplaire de ces films en envoyant un mail avec votre adresse complète à: kaehralain@bluewin.ch avant le 28 février 2017.

Différents types de familles...

Des enfants particuliers, le retour des icônes «fabulous» Eddie et Patsy, un couple qui décide d'aller assassiner Elvis, un bon petit film australien et une famille très très nombreuse. Des films pour la famille, pour les adorateurs de «Ab Fab» et pour les amateurs de faux thrillers...

Miss Peregrine et les enfants particuliers
À la mort de son grand-père, Jacob découvre les indices et l'existence d'un monde mystérieux qui le mène dans un lieu magique : la Maison de Miss Peregrine pour Enfants Particuliers. Mais le mystère et le danger s'amplifient quand il apprend à connaître les résidents, leurs étranges pouvoirs… et leurs puissants ennemis. Finalement, Jacob découvre que seule sa propre « particularité » peut sauver ses nouveaux amis. Projet qu'il a conquis en 2011, peu après la sortie du best-seller de Ransom Riggs, «Miss Peregrine» est un retour au conte fantaisiste pour Tim Burton. L'idée du film est séduisante, riche en possibilités, propice aux songes… Et on s'y laisse prendre, sans grand mal. Burton n'a pas perdu de son talent de conteur cruel. Mais toutes les pistes ne sont pas exploitées avec le même don pour la féérie sombre. Le rythme s'accélère vers la fin et le divertissement ad hoc tord un peu le cou au plaisir d'un récit suranné qui s'installait peu à peu.

Absolutely Fabulous
L'adaptation cinéma de la série britannique culte des année 90 est un pur miracle pour les fans de la première heure qui savoureront ni plus ni moins un long et bon épisode, rythmé et déluré, des aventures d'Eddie et Patsy. Un concentré de gags pour un ultime best of? Pari réussi. L'adaptation cinématographique d'Absolutely Fabulous, série culte britannique lancée par les féministes délurées French & Saunders, dans la première moitié des années 90, avec notamment la cultissime Joanna Lumley de Chapeau Melon et Bottes de Cuir, dans un rôle dépravé et volontairement rance, très sexe et rock'n'roll, que l'on croirait calqué sur la vraie vie d'Amanda Lear, est une réussite. Relative du moins, car elle ne prétend pas à l'universalité du divertissement, contrairement à Beans, qui était destiné aux familles et aux enfants.

Kill the King
Après leur rencontre dans un hopital psychiatrique en 1974, Karen Bird et Jack Blueblood décide de s'embarquer dans un road trip sanglant à travers les Etats-Unis, direction Los Angeles, pour aller assassiner Elvis Presley pendant sa tournée. Karen Bird et Jack Blueblood ont beau n'avoir jamais véritablement existé, le réalisateur Eddie O'Keefe a choisi de nous faire croire le contraire en nous racontant dans «Kill The King» leur traque sanglante comme si il s'agissait d'un documentaire. Pour cela il a tourné son long métrage comme si il s'agissait d'images de caméra super 8 pleine de grain, surexposé et souvent avec des tons jaunasses accompagné d'une narration en voix off quasi-permanente interprétée par Burt Reynolds.

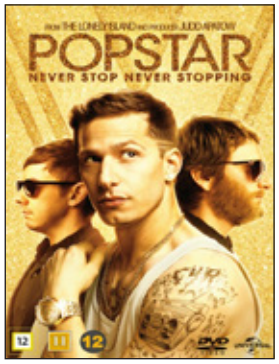
Kill me three times
Dans la ville de Eagle's Nest en Australie, une femme trompe son mari après que leur mariage se soit détérioré. Son mari engage un tueur à gages, et la situation dégénère… Pour élément central de ce faux thriller matinée de comédie méchante, Simon Pegg, incarnant ici une sorte de détective accessoirement tueur à gage à ses heures perdues, qui porte clairement le film sur ses épaules avec sa bonne bouille et son accent anglais délicieux. «Kill Me Three Times» n'est clairement pas ce que l'Australie a de mieux à nous offrir. Néanmoins, il reste un très sympathique divertissement, léger, fun, parfait pour combler une petite soirée canapé devant sa télévision. Le rythme ne faiblit jamais et offre tout de même quelques très bonnes scènes (le face à face final sur le pas de la porte, l'hécatombe dans le bar,…), mais le métrage ne sort à aucun moment de la case du simple bon film. En même temps, ce n'est déjà pas si mal…

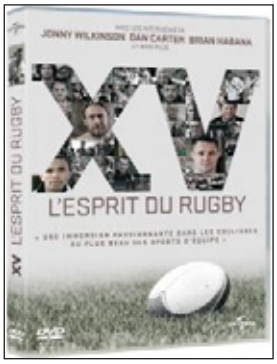
C'est quoi cette famille?
Bastien, 13 ans, est au centre d'une famille recomposée: six demi-frères et soeurs, huit «parents» et autant de maisons. Son emploi du temps familial est bien plus complexe que celui du collège... Trop c'est trop: les enfants décident de faire leur révolution et inversent les règles. Tous ensemble, ils squattent un grand appartement, et ce sera désormais aux parents de se déplacer. Ce qui aurait du être une énième comédie française sur le concept de la famille moderne a finalement de quoi surprendre. L'histoire de cette grande famille propose un savoureux petit mélange de scènes réussies. Comiques bien sur mais touchantes par moment. L'inversion des rôles parents /enfants est judicieux et le scénario tient la route jusqu'au bout. Effectivement, ce n'est pas la comédie de l'année mais «C'est quoi cette famille?» n'en fait pas trop et ne sombre pas dans le gag facile et lourdingue. Un petit film léger mais maîtrisé. **Alain**

Gagnez un exemplaire de ces films en envoyant un mail avec votre adresse complète à: kaehralain@bluewin.ch avant le 28 février 2017.

Rien de sérieux, mis à part le rugby

Quelques bons gros délires avec ces comédies bien déjantées (parfois un peu trop...), mais également un film-documentaire assez bien foutu sur le rugby et ses à-côtés et un film canadien passé un peu inaperçu mais que l'on a beaucoup de plaisir à retrouver en dvd...





Mike et Dave hors contrôle
Dave et Mike, frères et rois de la fête, sont mis sous pression par leur entourage qui leur réclame de se ranger. Grâce à une annonce en ligne, ils trouvent deux femmes parfaites pour les accompagner au mariage de leur sœur à Hawaï, mais les deux garçons se retrouvent complètement dépassés par ce duo qui s'avère en réalité encore plus incontrôlable qu'eux. Sans prétention, c'est une bonne comédie qui remplit son job, me faire rire du début jusqu'à la fin. Les comédies trash américaines se suivent et se ressemblent et cela me convient à la seule différence que le casting change. Un film qui conviendra aux fans des comédies et séries américaines folles, débiles, déjantées et vulgaires avec un casting qui excelle en la matière.

Popstar
Alors qu'il peine à vendre son dernier album, la superstar du rap et de la pop Conner4Real connaît une traversée du désert et voit sa vie bouleversée. Prêt à tout pour retrouver la gloire, il refuse cependant de retrouver le groupe qui l'a fait connaître. «Popstar: Never Stop...» est construit comme un documentaire qui suit Conner, un chanteur qui vient de se lancer en solo, lors de ses bons comme mauvais moments. Cette comédie satirique et parodique du milieu est hyper chargée à tous les niveaux, il n'y a vraiment rien qui est laissé au hasard ce qui donne un film très riche qui est intéressant sur le fond et sur la forme. Si tout est tourné en dérision, le film n'en reste pas moins réaliste avec de bonnes scènes de concert et des musiques certes «ridicules», mais très efficaces. Le casting est très impressionnant, que ça soit les guests ou ceux qui font un caméo. C'est un bon divertissement bien déjanté qui est bourré de seconds degrés et de références.

Agents presque secrets
Nouveau buddy-movie à l'américaine, «Agents presque secrets» a tout pour plaire (à part son titre en français bien sûr). Son réalisateur pour commencer, Rawson Marshall Thurber, créateur de «Dodgeball», qui insuffle un vrai vent de fraîcheur à son métrage et en fait une comédie d'action tout public qui ne baigne dans le vulgaire à outrance comme c'est trop souvent le cas. Côté casting c'est également du lourd avec le duo composé par le gigantesque Dwayne Johnson d'un côté et le virevoltant Kevin Hart de l'autre, le premier jouant de second degré à merveille et le second imposant un débit de paroles et de gags intéressant. En tout cas le duo d'antagonistes fonctionne très bien et l'ensemble se veut plutôt drôle tout en n'oubliant pas l'action. C'est franchement bon enfant, aucun mort à déplorer ou presque et on passe un bon moment avec en outre une réalisation soignée, le genre de film sans prétention qui fait du bien au moral en fin de compte.

XV: l'esprit du rugby
Ce film-documentaire nous emmène dans les coulisses de ce sport qui touche tout le monde, le rugby. Avec la Coupe du monde en arrière-plan, ce sont toutes les couches sociales de la population qui sont interrogées: du sportif au fan, du coach au proches, voire même un prince. Tourné dans le décor de la Coupe du Monde de rugby 2015, ce documentaire vous offre un regard unique sur ce formidable sport et sur les acteurs clés qui le constituent : les joueurs, coachs, arbitres, gardiens de stade, kinés, parents et même un fan inconditionnel, le Prince Harry. Qu'est-ce qui fait du rugby le sport d'équipe ultime? Et pourquoi génère-t-il une si grande passion chez ses supporters? Avec des interviews inédites de grands sportifs tels que Jonny Wilkinson, Dan Carter et Brian Habana.

Le Fils de Jean
À 33 ans, Mathieu ne sait pas qui est son père. Un matin, un appel téléphonique lui apprend que celui-ci était canadien et qu'il vient de mourir. Découvrant aussi qu'il a deux frères, Mathieu décide d'aller à l'enterrement pour les rencontrer. Mais, à Montréal, personne n'a connaissance de son existence ni ne semble vouloir la connaître. Après le poignant «Je vais bien, ne t'en fais pas» suivi du social «Welcome», Philippe Lioret explore une nouvelle fois les secrets familiaux. En choisissant Pierre Deladonchamps (meilleur espoir masculin en 2014 pour «L'Inconnu du lac de Guiraudie») pour incarner son héros principal et en l'entourant de comédiens canadiens de premier choix, il parsème son propos de toute l'élégance et de toute la douceur nécessaires à un tel sujet. C'est aussi en s'inspirant du roman de Jean-Paul Dubois «Si ce livre pouvait me rapprocher de toi» qu'il a trouvé les mots-clés de son récit: père, découverte, fratrie, Canada, sœur. **Alain**

Gagnez un exemplaire de ces films en envoyant un mail avec votre adresse complète à: kaehralain@bluewin.ch avant le 28 février 2017.

Investigations et magie...

Des histoires de journalistes vraiment foutues, dans des séries qui nous viennent de Norvège et d'Australie (c'est pas le même climat...) et une école qui forme des magiciens. Trois très bonnes séries à découvrir!

Mammon, saison 1
Dans le registre du thriller conspirationiste, «Mammon» est un parfait exemple de ce que les Norvégiens peuvent faire en matière de thriller efficace. Cette première saison est particulièrement dense. En effet, la série nous invite à plonger dans l'univers de ce journaliste qui va subir tout un tas de choses à cause de ce qu'il a découvert. Je suppose que vous pouvez déjà sortir les références à «Millenium», car c'est plus ou moins visible, mais dans l'ensemble, «Mammon» parvient à s'émanciper de ses modèles afin de construire quelque chose dont il est malheureusement difficile de se dépêtrer. Il n'y a pas de moments où l'on se demande si finalement cela allait mener ou non à une vraie conclusion. Le rythme est constant et ne laisse jamais le téléspectateur s'ennuyer. Peter Veras, un journaliste enquêtant sur un scandale financier était forcément une base de thriller classique qui ne pouvait que donner lieu à des scènes d'action particulièrement bien menée!

The Code, saison 1
Après «Secrets & Lies», une nouvelle série australienne débarque chez nous. Dans «The Code», Ned Banks, journaliste pour un site d'information de la capitale Canberra, se lance dans une périlleuse enquête sur les zones d'ombres d'un accident de la route dans l'Outback, le désert australien – la voiture de deux adolescents aborigènes a percuté un camion transportant des substances chimiques. Il implique son frère Jesse, hacker atteind du syndrôme d'Asperger, qui l'aide à décrypter un secret remontant jusqu'aux couloirs du parlement… Industriels sans scrupules, politiciens véreux, aborigènes miséreux, journalistes et activistes muselés, «The Code» construit patiemment un puzzle peu reluisant.

The Magicians, saison 1
Basée sur la trilogie de Lev Grossman, «The Magicians» nous fera voyager à New York, mais aussi dans un monde magique tapi juste sous vos yeux. L'histoire tourne autour de Quentin Coldwater, jeune adulte un peu paumé qui a fait des séjours en hôpital psychiatrique, fan du roman «Fillory and Further», ancré dans un monde magique. Sa meilleure amie Julia est, comme lui, une grande amatrice de Fillory - c'est ce qui les a réunis à la base. Imaginez leur surprise quand ils découvrent que la magie existe bel et bien et qu'une école nommée Brakebills, qui se trouve à New York, enseigne les diverses disciplines. Seulement, petit hic, seul Quentin va être admis… et il va pénétrer dans un univers où les merveilles n'attendent que d'être découvertes...

Alain

Gagnez un exemplaire de ces séries en envoyant un mail avec votre adresse complète à: kaehralain@bluewin.ch avant le 28 février 2017.

Mario n'est pas un ange!

Une jolie baie, assez sauvage, où se trouve le manoir des Donati, est au centre de spéculations et de machinations entre propriétaires, héritiers, promoteurs. Et comme on est pas dans «Dallas», il y a des meurtres sanglants… Retour sur le film culte de Mario Bava!

Je tiens à dire avant toutes choses que je ne suis pas (encore…) un spécialiste de l'horreur italienne, mais quand on voit ce film il semble évident qu'il a servi, et sert encore de matrice à un courant devenu ultra populaire chez les amateurs du bis: le slasher.

Pourtant, «La Baie Sanglante» commence comme un pur… giallo, genre dont Bava est le précurseur (avec «La Fille qui en savait trop»). L'ambiance, avec les cadrages, l'éclairage, les lieux (un manoir baroque), et les fameux gants noirs qui collent au style. Avec en toile de fond cette baie qui est l'objet des convoitises des différents personnages qui apparaissent au fur et à mesure à l'écran.

La figure du boogeyman, si chère aux slashers, est totalement absente du film. Le film est un précurseur pour la majorité des thèmes de ce sous-genre, mais il faudra attendre John Carpenter et son énorme «Halloween» pour faire du boogeyman une icône incontournable. «La Baie sanglante» n'offre pas ce point de repères, ce qui est assez déstabilisant.

Oui parce que bon, des fois, il ne faut pas grand chose pour perturber le petit fan d'horreur que je suis. Pendant un bon moment je me suis même dit que c'était même franchement n'importe quoi ce script (comme si un slasher c'était intelligent…). Et c'est là qu'on voit la différence entre un génie comme Bava, et le tout-venant de l'horreur. La pirouette finale, ce petit truc en plus qui fait toute la différence. Mais tout le film ne repose pas sur cet énième rebondissement. Déjà c'est extrêmement bien réalisé: des beaux plans, de très bons éclairages (Bava avait de très nombreuses influences picturales, la peinture expressionniste entre autres), du rythme, sa bande de jeunes qui se fait trucider (avec sa sublime rousse… miam…), de la manipulation, de la cupidité. Et bien sûr de nombreuses exécutions, graphiques, inquiétantes, glauques… Et une musique vraiment excellente!

Alors je vais encore faire mon vieux con, mais franchement, à force de créer des meurtres de plus en plus stylisés, aseptisés, faussement travaillés, on oublie un élément primordial: la mort c'est dégueu, anti glamour au possible, et il est bon de se replonger dans les films des 70's et souvent aussi 80's pour se rappeler pourquoi le genre était si sulfureux. Alors pour ça et pour bien d'autre chose: Merci M. Bava.

Marc Shift, La Pellicule Brûle

La Baie sanglante (Twitch of the Death Nerve)
Film d'horreur culte de Mario Bava (1971).
Avec Claudine Auger, Luigi Pistilli, Brigitte Skay (j'adore cette actrice, quel…jeu!!).
Durée: 1 h 24.

BLOODY WEEK-END

8ème FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE D'AUDINCOURT

VILLAGE FANTASTIQUE
COURTS-MÉTRAGES
ANIMATIONS
COSPLAY
ESPACE JEUNESSE

A partir de 5 euros
(gratuit pour les moins de 10 ans)

26, 27, 28 MAI 2017

ESPACE JAPY - LA FILATURE - AUDINCOURT

www.bloodyweekend.fr

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

C'est bon pour la santé, la viande!!!

Chez Justine tout le monde est vétérinaire et végétarien. À 16 ans, elle est sur le point d'intégrer l'école de véto où sa sœur est également élève. Mais, à peine installés, le bizutage commence pour les premières années. On force Justine à manger de la viande crue. C'est la première fois de sa vie. Les conséquences ne se font pas attendre. Justine découvre sa vraie nature.

Oublié les bringues délurées des premières années d'école de commerce de «La Crème de la crème», nanar tête à claques de Kim Chapiron. On préfère largement passer aux bizutages déglingués de l'école de vétérinaire belge de «Grave». Avec une ambiance démente, qui invite le fou au bal des cinglés, ce premier film est aisément la révélation que le cinéma de genre francophone recherchait.

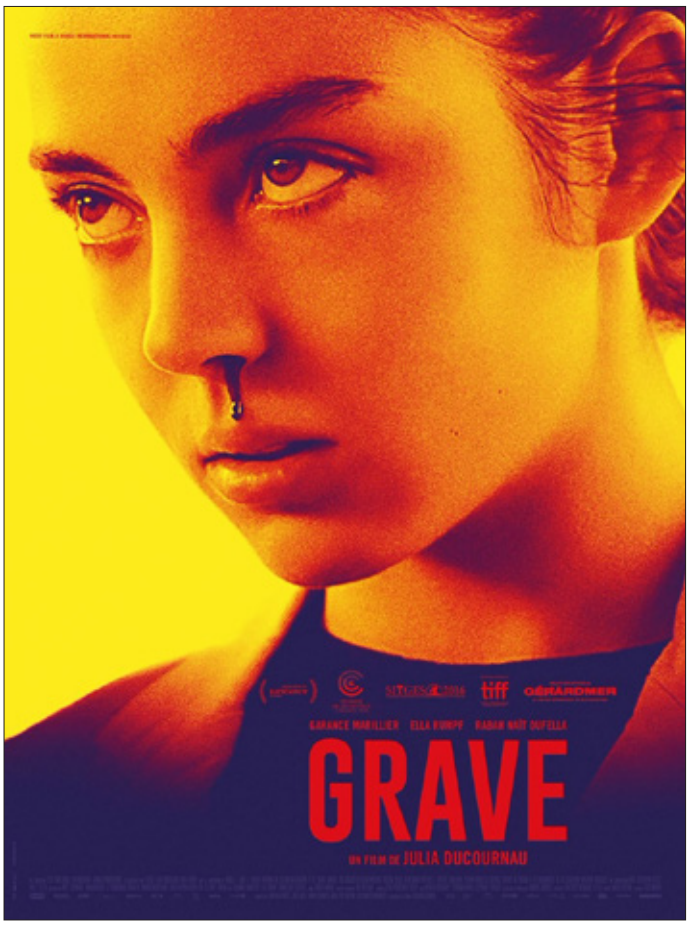
Avec une architecture déroutante, dans ses décors déliquescents, une psychologie oppressante, dans son approche fébrile de la jeunesse... Julia Ducournau dissèque le passage à l'âge adulte, de façon troublante, s'insinuant dans les frustrations de l'outsider en pleine mutation dans un environnement où dominateurs et dominés basculent dans la folie et pervertissent les règles sociales dans une symbolique glaçante.

Authentique mélange des genres cinématographiques, et relecture de classiques undergrounds, involontaire ou consciente, peu importe, «Grave» digère ses lectures de chevet et régurgite du neuf. La jeune ingénue, première de la classe, fraîchement débarquée dans un campus où le diktat violent du bizutage fait régner le chaos, s'est affranchie des adultes, qui sont totalement effacés dans ce macrocosme estudiantin. La sexualité refoulée des étudiants de première année, enfin libérés, donne lieu à l'impression d'une orgie macabre permanente, sous des litres d'alcools et de pilules chimiques, et les

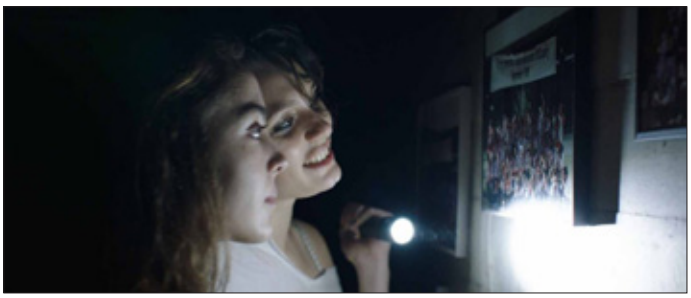
accoutrements avilissants des bizuts dominés par leurs pairs hilares. On y retrouve ainsi l'anarchie débridée de «Frissons» de Cronenberg, maître des mutations du corps et grand inspirateur de Marina de Van dans le cutané Dans ma peau. L'héroïne subit les souffrances et remontrances d'un corps qui cherche à s'épanouir. Les plaques et démangeaisons font de la jeune femme un monstre qui panse ses plaies avec des bandages de pacotille quand, peu à peu, la végétarienne qu'elle est cède à l'appel de la viande, cette vilaine chair masculine qui est à croquer, au sens propre. Aussi, c'est bien dans l'approche cannibale de «Trouble Every Day» que s'inscrit la réalisatrice Julia Ducournau. L'initiation charnelle est troublante de voracité. Le sexe devient cet intarissable désir de ronger l'autre, de façon primale, renvoyant l'homme à ses instincts primaires dans un environnement médical où l'on apprend à soigner l'animal!

Si l'on ne tarira pas d'éloge la dernière scène qui se plie à la facilité de la chute humoristique, fun sur le coup, mais qui pourrait diminuer la portée du film sur la durée, «Grave» se démarque. Il gravite déjà parmi les fleurons du cinéma d'épouvante francophone, réussissant à faire de thèmes banals (la frustration, l'initiation à l'âge adulte...), les amuse-gueules d'une approche personnelle qui transcende les clichés. Un peu à l'image de «The Fits», qui évoque aussi les convulsions cannibales des jeunes filles de façon tout aussi originale. Le gore en moins.

Alain



Grave (2017)
Film franco-belge non vegan de Julia Ducournau.
Avec Garance Marillier, Ella Rumpf, Rabah Naït Oufella.
Durée: 1 h 38
Présenté au Festival du film fantastique de Gérardmer.



Gotham, la ville de James Gordon

Dans la ville de Gotham, les jeunes années d'un flic tout juste intégré à la brigade criminelle: James Gordon, qui deviendra plus tard l'un des plus solide alliés de Batman. Parallèlement, on découvre la jeunesse de Bruce Wayne, de Catwoman, l'ascension du Pingouin et de pleins de personnages liés à l'univers du Dark Knight.

Le pitch repose sur une idée géniale: faire découvrir une origine possible au personnages DC Comics de l'univers de Batman. Car en fait, on sait très peu de choses de l'origine des personnages, de ce qu'ils étaient «avant». Certes, on sait que le trauma de Bruce Wayne naît de l'assassinat de se parents, mais quid de sa jeunesse immédiate? De son amitié avec le commissaire Gordon, de ce qui a amené certains personnages à devenir ce qu'il sont... C'est un parcours possible de ces différents héros et méchants qui est révélé ici.

Seconde idée de génie: faire de Bruce Wayne non pas le personnage principal, mais un rôle important, souvent secondaire de la série. Tout tourne autour de James Gordon. Son idéalisme, ses échecs, sa relation difficile avec son partenaire Harvey Bullock, sa volonté jusque-au-boutiste de vouloir éclaircir le meurtre des Wayne, son refus de la corruption… Le personnage évolue d'ailleurs pas mal lors de la saison une, de jeune inspecteur naïf des débuts à flic aguerri et volontaire à la fin, n'hésitant pas à user de chantage et à refuser d'obéir si cela va a l'encontre de ses principes.

On retrouve autour de lui les personnages de la mythologie batmanienne: Bruce Wayne, tout juste adolescent, mature et décidé à savoir ce qui se trame au sein de l'entreprise de ses parents; Alfred, le majordome, ancien membre des forces spéciales; Selina Kyle, adolescente orpheline, sdf, voleuse, mais qui se lie malgré elle à Bruce; Ed Nygma, effacé mais efficace responsable du laboratoire d'analyse de la police, et dont on découvre son premier passage à l'acte; Harvey Dent, jeune procureur idéaliste; le tueur Victor Zsasz... Et surtout le Pingouin, évoluant génialement de souffre-douleur d'une responsable mafieuse, à indic numéro 1 du grand patron de la mafia de Gotham, en trahissant un peu tout le monde au passage, sauf Gordon auquel il doit la vie et dont il est un allié, parfois contraint, mais jouissant d'une chance insolente quant à sa survie.

L'interprétation se devait d'être à la hauteur et elle l'est: Ben McKenzie («Southland», «Newport Beach») porte la série sur ses épaules, paraissant trop effacé au début pour mieux s'affirmer au fur et à mesure. A ses coté, le très bon Donal Logue («Blade», «Life», «Sons of Anarchy») compose un flic qui se complaît dans le système, hésitant entre travail sans vague et la volonté d échanger les choses. Sean Pertwee («Equilibrium», «Event Horizon») compose un Alfred détonnant; David Mazour apporte tout sa fragilité à Bruce Wayne. Camren Bicondova devient une Selyna Kyle hallucinante de mimétisme avec la Catwoman de Tim Burton, superbement interprétée à l'époque par Michelle Pfeiffer (on est loin de la fadasse Anne Hathaway). Et Robin Lord Taylor, un Pingouin tellement habité que l'on en vient à se dire que c'est le rôle de sa vie… Seule faute de goût, Jada Pinkett Smith, qui compose Fish Mooney, une mafieuse sadique qui donne dans la surenchère et qui survit de manière quasi inespérée à plusieurs reprises. Et puis aussi la fiancée de Gordon, qui passe de blondasse naïve à folle furieuse. Mais Gordon aura vite un nouvel amour en la personne d'une doctoresse qui deviendra le nouveau légiste, interprétée avec délice par Morrena Baccarin («Firefly», «Stargate SG1»).

Bref, une série passionnante, souvent violente, méchante, inattendue…. Que l'on soit fan ou non des aventures de Batman, on est happé par l'univers et on a qu'une envie: découvrir la suite!

Patrice

Gotham, saison 1
Série américaine (2014-en cours). Disponible sur NETFLIX
3 Saisons: 22 épisodes par saison.

Une Odyssée version Flying Circus

Le jeune Erik se désespère. Il trouve en effet que l'existence de pillard viking est d'une déprimante monotonie. Il décide donc de donner un sens plus glorieux à son existence et, après consulté les Oracles, entreprend un périlleuse quête avec ses compagnons : atteindre le Walhalla et réveiller les Dieux, afin qu'ils mettent fin à la période de Ragnarok…

Je l'avais vu lors de sa sortie au cinéma il y a quelques années. Bon ok, ça fait un sacré bout de temps. Mais un film de vikings réalisé Terry Jones ne pouvait pas passer à côté de mes priorités de l'époque. Et quel plaisir j'ai à le revoir... 28 ans plus tard!

Terry Jones, qui est, avec Terry Gilliam, le principal réalisateur de cette bande d'agités du bulbe que sont les Monty Python, décide pour une fois d'agir en égoïste. En effet, le film ne doit son humour corrosif et délirant qu'au seul Terry Jones, même si John Cleese fait partie de l'aventure avec un rôle important. Si, à l'époque, on ne pouvait guère s'en inquiéter (cela s'était déjà produit auparavant), on s'aperçoit aujourd'hui qu'il marque en fait d'une pierre blanche un véritable tournant dans l'histoire du cinéma britannique: l'inéluctable séparation des membres de la célèbre compagnie londonienne.

Cependant, pas de doute, «Erik le Viking» est du Monty Python pure souche, dans la forme et dans l'esprit. Le film est ainsi un défilé de gags et de situations délirantes mettant en scène une bande d'idiots partis à la quête d'un artefact tout puissant. Chaque épreuve subie alors par Erik et ses compagnons au cours de leur épopée est l'occasion de se marrer devant l'absurdité de la situation. Parmi elles, certaines sont franchement très drôles, comme cette ouverture mettant en scène un viking plein de questionnements devant une victime qui ne souhaite qu'une chose: qu'on la viole et qu'on la tue, ou la désopilante séquence de la serviette magique.

Le film se décompose en plusieurs parties. Le début du voyage et la rencontre avec le Dragon de la Mer du Nord, le séjour sur l'île Yggdrasil (l'arbre du monde de la tradition nordique, peuplé ici de lopettes adeptes des chorales cacophoniques) et la visite au Walhalla, dans le palais des Dieux. La première partie est sans nulle doute la plus réussie (la visite au palais de Halfdan le Noir est totalement déjantée), bien plus en tout cas que cette accumulation de situations à l'humour trop forcé qu'est la deuxième (il y a quand même quelques moments bien délirants). Quand à la dernière partie, c'est de loin la plus réfléchie, la plus critique aussi (dans le pur esprit Monthy Python), avec des Dieux régissant le monde qui sont autant d'enfants capricieux.

Ce qui également intéressant, c'est cette présentation pédagogique de la culture scandinave. Même si la caricature est énoooorme, de nombreux aspects véridiques sont présents. Les divinités Freya, Odin, Thor et Loki, la légende des Berserkers, Fenryr le Loup dévoreur de Soleil, le pont Bifrost, le Jugement des Nattes, et bien d'autres. Terry Jones s'amuse même à reprendre des noms de héros vikings. Erik le viking bien sur fait référence à Eric le Rouge, le Norvégien qui a créé la colonie groenlandaise (et pas grolandaise, quoique…), mais aussi Leif le Chanceux (si chanceux qu'il meurt presque en premier), qui est le nom du viking qui découvrit le Vinland (la colonie des Amériques). Le tout, bien entendu, avec une vision bien déformée, issue de la lorgnette de cet ancien membre du Flying Circus.

Erik le Viking doit beaucoup également à ses acteurs. Tim Robbins, dans le rôle principal, interprète de manière magistrale ce véritable rêveur qu'est Erik. On croirait voir parfois un barbare hirsute sorti tout droit d'un stage fumette à Woodstock. C'est totalement délirant. Mais il serait injuste de concentrer les compliments uniquement sur sa personne. De Freddy Jones (qui incarne un missionnaire chrétien au succès plus que modéré et qui, finalement, ne voit rien du voyage mythologique qu'il accomplit, faute d'y croire) à Anthony Sher (dans le rôle de Loki, conspirateur sournois et responsable de la submersion d'Yggdrasil), tous sont remarquablement drôles et contribuent au délire ambiant.

Pour résumer, ça ressemble un peu à un mélange des «Aventures du Baron de Munchausen» et de «Sacré Graal» version viking, et c'est vachement bien! **Alain**

Erik le Viking (1989)
Film délirant (comme d'hab) de Terry Jones.
Avec Tim Robbins, Terry Jones, John Cleese, Mickey Rooney.
Musique de Neil Innes.
Durée: 1 h 47

le Vendredi 22 et le
Samedi 23 septembre 2017
de 9 h à 18 h

ENTRÉE GRATUITE

GARDE
D T

FANTASTIKCON

CONVENTION DU FILM FANTASTIQUE ET CULTURE GEEK

SALLE GÉRARD PHILIPE LA GARDE
RUE CHARLES SANDRO 83130 LA GARDE

L'ÉCRAN FANTASTIQUE · LCDH · Jeux Voyage · Musée Miniature & Cinéma · scifiuniverse · STARWARS UNIVERSE · GEEKMEMORE

Clap.ch, vingt ans de passion...

Il n'y a pas de raison de ne pas faire un peu de pub pour les copains, non? Régulièrement,* CinéFun *vous parlera des potos qui ont la même passion que l'équipe de votre fanzine préféré. Et quoi de mieux que de commencer par fêter l'anniversaire de clap.ch, créé par une petite équipe de passionnés de cinéma de la région de Fribourg un beau jour d'été 1997...

Jean-Marc Detrey, le fondateur de Clap lance l'idée de créer une association et de diffuser un bulletin afin de réunir les passionnés de cinéma. Le premier bulletin nommé «Clap» voit le jour en décembre 1997. Sous la forme d'un journal au format A5 d'une soixantaine de pages, créé sur ordinateur, tiré à 100 exemplaires à l'imprimante, le bulletin est publié tous les deux ou trois mois. Le journal se veut critique, caustique avec des reportages et des dossiers sur des réalisateurs atypiques, de l'actualité et des interviews. Jean-Marc Detrey: «Nos meilleurs souvenirs de cette époque sont les interviews avec Peter Ustinov , Paul Verhoeven,

Ash Brannon, co-réalisateur de Toy Story , des numéros spéciaux comme celui sur James Bond ou sur l'érotisme au cinéma, un numéro spécial «films de Noël».

Parallèlement, un site Internet est créé en 1999 pour promouvoir le journal papier. Le site est conçu avec les programmes du bord, mais avec la plume redoutable de ses rédacteurs. Repéré par un des premiers portails Internet voulant s'installer en Suisse, l'équipe est alors convoquée au siège de *Worldonline* pour se présenter et parler de Clap. Clap sera alors engagé pour fournir du contenu d'actualité cinématographique pour ce portail Internet, ce qui le fera vivre financièrement. L'aventure durera une année, jusqu'à la fermeture de *Worldonline*

Le manque de moyens techniques et financiers aura raison de la version papier de Clap au bout de 18 numéros et 3 ans d'une belle aventure. Puis, les aléas de la vie font dissoudre l'association et l'équipe se sépare pour partir sous d'autres horizons et pendant ce temps-là, la version informatique reste en stand-by dans les limbes de la grande toile informatique. En 2002, Jean-Marc Detrey, qui n'a pas oublié Clap, et dont les idées foisonnent, décide de relancer Clap sur le net.

Les contacts avec les distributeurs sont repris pour participer aux visions de presse afin d'alimenter en critiques les films à l'affiche. Mission: gagner la confiance des distributeurs, prendre contact avec les différents organisateurs de manifestations et les exploitants de cinéma pour se faire connaître.

Rien ne fut facile. Et l'audace de présenter un site, certes agréable à consulter et avec un contenu intéressant mais, méconnu et ayant peu de visites, n'était pas chose facile. Mais la persévérance a payé. 2005 sera une grande année pour Clap.ch. Le site est entièrement relooké et construit professionnellement par une équipe technique en Inde. Clap.ch se fait connaître en Suisse romande et les visites se font de plus en plus importantes. . Remy Dewarrat devient le responsable de rédaction et vidéo du site. Fin 2014, Clap.ch se reforme en association pour être plus clair dans ses relations et ses finances.

Pour terminer, les buts de Clap sont de couvrir l'actualité du cinéma sous toutes ses formes, d'avoir un site attractif et interactif (les visiteurs peuvent donner leur avis sous les fiches films) pour le grand public et de lui donner goût, sous une forme attractive, autant au cinéma suisse et indépendant qu'aux films plus populaires.

CinéFun, ses rédacteurs et leurs amis et abonnés souhaitent un joyeux anniversaire à Clap et souhaite que ces 20 premières années soient suivies par encore pleins d'autres! Longue vie!

Alain/Com.

Jean-Marc Detrey et Rémy Dewarrat.

Ça l'affiche mal (ou bien)...

Allez, je me suis dis, comme ça, qu'un peu de douceur dans ce monde de brutes ne pouvait nuire. Et, paf, là, je tombe sur l'affiche de «John Wick 2». On est en plein dans la cible, non? Ou alors je me suis encore fourvoyé?! Bref, John Wick revient et visiblement tous les atouts ne sont pas dans sa manche! Je ne voudrais pas piquer le boulot de Madame Irma ou des charlatans spécialisés en horoscope, mais, sans prendre trop de risques, je pense que c'est un film où les flingues vont causer... **Pascal**

Keanu Reeves qui fut un acteur de bon calibre s'en tire moins bien ces dernières années. Est-il armé pour résister à des adversaires qui ont la puissance de feu d'un croiseur?

Puisqu'on se réfère aux «Tontons», enfin ici il s'agit plus sûrement de concons flingueurs, y en aurait pas un, là, celui d'en bas, dont le bras tremblerait un tantinet?

Ah, les suites, le cinéma américain me tue avec ça. L'avantage, c'est que les scénaristes n'ont pas à se péter la cervelle pour usiner de l'intrigue. J'lui trouve un goût de pomme C-pomme V. Il y en a...